

TIN-HINAN : UN MODÈLE STRUCTURAL DE LA SOCIÉTÉ TOUARÈGUE

par
Dida Badi

Tout n'a pas été dit à propos de Tin-Hinan, cette femme légendaire, qui a stimulé l'imaginaire des romanciers et des scientifiques. La persistance de cette figure emblématique tient au fait qu'elle constitue un modèle structural de la société touarègue. Dans cet article, nous présentons quelques éléments propres à cette reine fascinante.

I

Étymologiquement, Tin-Hinan en langue tamasheq est un nom composé de trois éléments :

- *ti* : pronom, démonstratif, féminin singulier : « celle » ;
- *n* : préposition d'appartenance : « de » ;
- *ihinan* : nom pluriel du verbe *han* (racine HN) : « se déplacer en campement, migrer (sans évocation d'une direction précise) ».

On a donc : *Tin-ihinan*, qui devient *Tin-Hinan*, après la chute de la voyelle initiale (*i*), du fait de l'état d'annexion : « celle des voyages », ou bien « la migrante ».

Le terme *ihinan* a disparu dans le dialecte tamasheq de l'Ahaggar, où pourtant la légende de *Tin-Hinan* est encore vivante, aussi bien en tant que nom pluriel que sous sa forme verbale *han* ; il a été remplacé par le verbe *gelet* qui a le même sens de « déménager » ou « émigrer », sauf qu'ici l'évocation de l'idée de « se déplacer en campement » ou en tente (*ehan*) n'est pas clairement affirmée dans le terme *gelet*.

Ce qui plaide déjà en faveur de l'ancienneté de la légende de *Tin-Hinan* – car il a fallu certainement beaucoup de temps pour que la mémoire collective des Kel Ahaggar évacue complètement un terme nommant un personnage d'une

importance notoire dans la vie d'une société essentiellement nomade, donc en perpétuel déplacement !

Mais la question qui demeure est de savoir pourquoi ce terme a complètement disparu en Ahaggar. Pour essayer d'y répondre, on peut avancer l'hypothèse selon laquelle le verbe *han* étant lié au nom de l'ancêtre d'un groupe politique aussi important que celui des Kel-Ahaggar, a pu disparaître après que sa prononciation a été frappée d'interdit.

Il est à noter que le prénom *Tin-Hinan* n'est pas attribué aux jeunes filles de l'Ahaggar, et cela en dépit de son prestige. Cela rappelle une coutume très courante chez les Touaregs qui consiste à éviter de prononcer le nom de son ancêtre car il est considéré comme *tibudar* : « manque de pudeur envers les ancêtres », que d'en dévoiler les noms.

Lors d'une étude sur les Touaregs Iwellemeden, Chevantré (1972 : 68) a écrit : « ... il y a l'interdit du père mort. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'apercevoir qu'une personne me donnait le nom de son père. L'interdit a toujours été marqué. » Les Iwellemeden d'Arabanda ne prononcent jamais leurs noms patronymiques, préférant laisser le soin de le faire aux membres des familles maraboutiques Inaslamen ou à leurs griots, Inhaḍan. C'est ainsi que dans la région de Gao, chaque fois qu'on prononce le terme *astəl* : le clou, on se voit systématiquement arrêté par l'expression : *a win amghar n dḍinət* : c'est l'ancêtre des gens ; une façon de nous rappeler qu'il s'agit de l'ancêtre de la tribu touarègue de Chama-n-Ammas.

Peut-être qu'avec le temps, tout comme *ihinan*, *astəl* aura perdu son sens initial de clou, pour ne désigner que l'ancêtre mythique des Chama-n-Ammas.

Pourtant nombre d'auteurs, notamment Grebenard (1993 : 15), pensent que le mythe de Tin-Hinan serait l'œuvre de l'*amanokal* Alkhadj Akhmed, de père Afaghis et de mère Taitoq, qui a régné entre 1830 et 1877 et introduit la culture des jardins dans l'Ahaggar, marquant ainsi nettement son époque.

Le père de Foucauld (1951 : II, 609) ne fait nullement mention du verbe *han* ou du nom pluriel *ihinan* sous la racine *HN*, dans son *Dictionnaire Touareg-Français (le parler de l'Ahaggar)* où l'on trouve seulement *ehan*, terme désignant la tente ou l'habitation, et commun à tous les parlers tamasheq.

Ghobayd Ag Alojali (1980 : 77), également, ne parle que de *ehan*, dans son lexique, sans aucune mention à *ihinan* ou au verbe *han*. En revanche, dans le parler tamasheq de l'Adrar des Ifoghas, on trouve la racine *HN* sous toutes ses formes, aussi bien nominales que verbales, ainsi que le verbe *han*, « déménager », « migrer » ou « voyager » ; on dit : *ihinan wi-n əkli ahonən*, « les campements de Akli ont déménagé ».

II

Cette étymologie, qui vient d'être évoquée, contraste, en effet, avec celle qui est fort répandue dans la littérature archéologique, selon laquelle *Tin Hinan* signifie : « la femme aux tentes » (Camps, 1965) où le terme *ihinan* que l'on a traduit par « voyager » ou « migrer » est assimilé à *ihanan*, « les tentes ».

Il est évident que le rapprochement entre les substantifs *ihinan* et *ihanan* est pour beaucoup dans cette erreur, laquelle risque de devenir la règle.

« La femme aux tentes » peut, en effet, prêter à confusion car cela pourrait signifier : « la nomade » ou « la migrante », ce qui renvoie au même sens donné au début pour *ihinan* ; la tente étant l'habitat propre aux nomades.

Ceci est en partie vrai, mais ce qu'il faut noter ici, c'est que la tente, dans l'esprit des nomades, est synonyme de repos et de stabilité : *ihanan* est l'endroit où l'on revient après un long voyage pour retrouver les siens et, de ce fait, ce terme n'a pas le sens de voyager, ou de parcourir des longues distances. Chez les Touaregs sédentaires des Kel Djanet, *ihanan*, pluriel de *ehan*, désigne l'habitation, la maison, alors que *taghahamt* est employé pour la chambre ; il est opportun de signaler ici l'existence d'un abondant vocabulaire concernant les différentes parties de la maison chez ce groupe touareg.

Cette explication correspond à la légende transmise par la tradition orale au sein du groupe des Kel-Ahaggar. Cette légende peut se résumer comme suit :

Tin-Hinan est arrivée dans l'Ahaggar en provenance du Tafilalet, au Maroc, à dos de chameau, accompagnée de sa servante Takammat qui a su sauver la petite caravane d'une mort certaine en ayant l'idée de fouiller dans une fourmilière où elle a trouvé des grains. Et de ce fait, elle a préservé sa maîtresse.

Arrivées dans l'Ahaggar, elles découvriront un peuple d'ignorants qui vivait de la chasse au mouflon et de la cueillette des graminées sauvages. Ces autochtones, dont les tombeaux parsèment aujourd'hui le Sahara central, ne connaissaient pas le chameau, parlaient un « tamasheq » archaïque et s'appelaient Isabaten¹.

III

Du point de vue historique, c'est Hérodote au v^e siècle avant Jésus-Christ qui a le premier parlé dans son « Atlas » d'un pays se trouvant « ... à dix jours de marche de Garamantes : il y a un autre tertre de sel et de l'eau, autour habitent des hommes nommés Atarantes, puis à dix autres journées de marche, existe un autre tertre de sel, de l'eau, et des hommes qui habitent autour.

1. Ce résumé a été recueilli, chez les Deg Aghali de Tagmert en 1990, par moi-même.

Après de cet amas de sel se trouve la montagne qu'on nomme Atlas. Elle est étroite et ronde de tous les côtés, et si haute, dit-on, qu'il est impossible d'en voir le sommet, car les nuages ne s'en écartent jamais, ni pendant l'été ni pendant l'hiver. Les gens du pays disent qu'elle est la colonne du ciel. C'est à cette montagne que les hommes doivent leurs noms car ils s'appellent les Atalantes» (*Histoires*, éd. La Découverte 1985, p. 275).

En s'appuyant sur la description d'Hérodote, les auteurs de l'Antiquité (grecs et romains) auraient placé le pays des Atlantes dans l'actuel Ahaggar.

Au xv^e siècle de l'ère chrétienne, Ibn Khaldoun dans sa célèbre œuvre historique a fait de «Tiski la boiteuse» l'ancêtre féminin de tous les Sanhadja voilés habitant les déserts (*Histoire des Berbères*, 1927, t. II, p. 3).

En relevant au début du xx^e siècle, chez les Touaregs de l'Ahaggar, la légende de Tin-Hinan, les chercheurs européens, et notamment le père Charles de Foucauld, ont cru confirmer et reconnaître dans Tin-Hinan la Tiski la boiteuse d'Ibn Khaldoun.

La publication, puis la large diffusion du roman de Pierre Benoît, *L'Atlantide*, inspiré de la légende de Tin-Hinan et se fondant sur les informations d'Hérodote, ont motivé les recherches archéologiques qui ont abouti à la découverte du monument d'Abalessa, du côté de Tamanghasset, en 1924.

Cette découverte s'est traduite par l'exhumation d'un squelette féminin en 1925, reconnu comme celui de Tin-Hinan et accompagné d'un important mobilier funéraire, jugé d'influence nord-africaine et daté du iv^e siècle de l'ère chrétienne (Cf. Reygasse, 1950: 131).

IV

Après une étude anthropologique faite sur le squelette par l'anthropologue Chamla en 1968, il s'est avéré que celui-ci portait une déformation anatomique au niveau de son pied gauche, confortant ainsi les partisans de «Tiski la boiteuse».

Mais l'auteur a émis des réserves sur son appartenance sexuelle, en disant : « nous insistons sur le fait que si les objets découverts dans la tombe n'étaient pas spécifiquement féminins, notamment les bijoux et les bracelets d'or et d'argent, nous aurions opté pour le sexe masculin, d'après le caractère du crâne et du squelette » (Chamla, 1968: 114).

Cette étude a relancé de nouveau le débat sur la relation à établir entre la légende de Tin-Hinan et le tombeau d'Abalessa, ce qui a contribué à occulter d'autres aspects non moins importants de ce personnage.

Un manuscrit arabe, trouvé par Marceau Gast à In-Salah et qu'il a publié (Gast, 1973), présente Tin Hinan (*Walet Malik*), fille de Malik, durant son

étape à la palmeraie d'In-Salah, en allant en direction de l'Ahaggar, en 1620. Cette date la fait considérer comme un personnage musulman.

Dans un article paru récemment, le préhistorien Grebenard (1993 : 15) remet en cause la seule influence méditerranéenne du mobilier funéraire provenant du tombeau d'Abalessa et pense au contraire à une double influence soudano-nord-africaine en se basant sur des découvertes qu'il a lui-même faites dans l'Aïr, au nord du Niger, en 1986 : « ... que le tombeau et les bijoux accompagnant le corps montrent des influences venant du Nord méditerranéen et du Sud soudanais ».

De tout ce qui vient d'être dit, il ressort que le phénomène Tin-Hinan est, en fait, une superposition de plusieurs personnages qui ont traversé le temps pour arriver jusqu'à nous sous la forme de la légende de Tin-Hinan telle qu'on la connaît actuellement : c'est la migrante, la voyageuse ou la nomade.

C'est *Tiski la boiteuse* d'Ibn Khaldoun, c'est aussi Tin-Hinan *walet Malik*, la *musulmane* du manuscrit d'In-Salah, et enfin Tin-Hinan, l'*ancêtre des Kel-Ahaggar*, transmise par la légende.

Au delà de la très abondante littérature qui traite de Tin-Hinan et au delà des trouvailles archéologiques, Tin-Hinan reste pour les Touaregs des Kel-Ahaggar, une figure historique de leur groupe et un modèle structural qui s'applique au niveau même des différents groupes de la société touarègue en général, où le phénomène Tin-Hinan est représenté presque partout sous les formes de femmes légendaires, chez les groupes où le système matrilineaire est encore vivant ; ou sous les formes d'hommes, chez les groupes où ce système a commencé à disparaître. Cette masculinisation est une autre forme de résistance de cette légende.

Ces femmes ont en commun avec Tin-Hinan, d'abord l'appropriation d'un espace donné, et ensuite, la fondation d'un groupe de parenté qui va hériter de cet espace, à l'intérieur des *tisarradh*, limites territoriales connues et reconnues par l'ensemble des groupes.

Ces limites (*tisarradh*) ont des repères physiques et géographiques nettement définis. Des groupes de parenté fonderont un pouvoir politique, tirant sa légitimité des rapports de filiation qui les lient les uns aux autres, autour d'un pôle élu parmi ce même groupe de filiation (*tawsit*), qui forment la confédération. Cette institution politique s'appelle *amanokal*, ce qui correspondrait au chef suprême qui, à son tour, se justifie par une idéologie basée sur la parenté, le liant à l'ancêtre féminin que le mythe ne cesse de travailler et de perpétuer. C'est le cas de Tin-Hinan, pour le groupe de Kel-Ahaggar, et de Sabnas qui, comme Tin-Hinan, est arrivée à Iferouan (nord du Niger) à dos de chameau, accompagnée de deux autres femmes, dont elle a dit qu'elles étaient ses *timghad* (tributaires) ; Sabnas a reçu comme dot le territoire d'Iferouan de la part de l'*amanokal* Azerzer qui l'a épousée parce qu'elle était montée à dos de

chameau. Depuis lors, ses descendants hériteront de ce territoire et fonderont leur pouvoir politique en tirant leur légitimité de cette appartenance à Sabnas.

Alors que les autres groupes de la confédération (*tiwsatin*, sg. *tawsit.*) de statut inférieur (*imghad*), par rapport au groupe au sein duquel est choisi l'amanokal, se réclameront d'un ancêtre toujours féminin qui est, selon les différentes légendes, venu accompagner l'ancêtre des nobles au pouvoir et avait par rapport à lui la même position qu'eux-mêmes occupent actuellement dans la hiérarchie politique et sociale.

C'est ainsi que le groupe des *imghad*, ou tributaires, dans l'Ahaggar se réclame toujours de Takammat, la compagne de Tin-Hinan lors de son arrivée dans le pays.

Mais on peut penser qu'il est difficile à l'archéologie, qui est une science basée sur l'analyse des restes matériels, de saisir la dynamique du phénomène Tin-Hinan, qui est elle-même une construction de plusieurs éléments distants dans le temps et dans l'espace ; et elle relève de la représentation symbolique, perpétuellement retravaillée et refaçonnée par la tradition orale, pour se détacher ainsi de tout repère spatio-temporel. Elle devient enfin un véritable mythe-modèle vivant qui remplit parfaitement sa fonction idéologico-culturelle à l'échelle de la société touarègue en général.

C'est ainsi que Grebenard suggère, pour lever les zones d'ombres qui entourent le tombeau d'Abalessa, de l'isoler de la légende de Tin-Hinan : « ... il serait également faux de vouloir faire un rapprochement entre la légende et la réalité archéologique. »

Ceci est vrai, d'autant plus que rien ne prouve jusqu'à présent, en tous cas, que le tombeau qui a été fouillé à Abalessa soit bien celui de Tin-Hinan. Mais cela ne prive pas la légende de Tin-Hinan de présenter un intérêt certain pour l'archéologie car elle porte en son sein beaucoup d'éléments intéressants qui pourraient aider les archéologues à une meilleure compréhension de l'histoire du peuplement du Sahara et de l'introduction du chameau.

Car, et comme l'a si bien dit Hammoudi (1974: 177) : « ... distinguer la légende, en tant qu'elle reprend, illustre ou même crée une norme, de ce qui, en elle, au contraire peut renvoyer à l'histoire réelle. »

En questionnant une vieille femme de l'Ahaggar sur l'endroit où, selon elle, pourrait se trouver la tombe de Tin-Hinan, elle m'a répondu que « Tin-Hinan est comme l'air que l'on respire ; elle se trouve partout dans l'Ahaggar ».

Il est important de préciser que ce qui fait la différence entre les Touaregs et leurs voisins du Nord ou ceux du Sud est essentiellement le statut de la femme ; aussi ce trait est-il nettement perceptible à travers l'analyse de leurs mythes et légendes ? On est même autorisé à dire que les fondements du monde touareg s'articulent autour de la femme. Cette dernière est assimilée

à la création de leurs cosmogonies, l'appropriation de l'espace et l'harmonisation de l'univers.

C'est elle qui hérite de la terre (comme chez les Kel-Djanet où seules les femmes héritent de la terre, alors que les hommes sont en principe exclus de ce droit). C'est aussi la femme qui garde et transmet la tradition ; elle est enfin, à travers les légendes, la civilisatrice : Tin-Hinan aurait introduit le chameau dont on connaît l'importance et l'utilité dans le désert.

Dida BADI

Centre National d'Études Historiques, Alger.

RÉFÉRENCES

ALOJALI Gh., 1980, *Lexique Touareg-Français / Awgalel-Tamajeq-Tafaransist*, Copenhague, Akademisk Forlag.

CAMPS G., 1965, « Le tombeau de Tin-Hinan à Abalessa », *Travaux de l'IRS*, Alger.

CAMPS G., 1974, « L'âge du tombeau de Tin-Hinan », *Zépherus*, t. XXV.

CHAMLA M. C., 1968, *Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes. Études de restes osseux humains néolithiques et protohistoriques*, Paris, Arts Graphiques.

CHAVENTRÉ A., 1972, « Méthode graphique de représentation des généalogies », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 11, Aix-en-Provence.

FOUCAULD Ch. de, 1951, *Dictionnaire Touareg-Français*, Paris, Imprimerie Nationale, 4 vol.

GAST M., 1973, « Témoignages nouveaux sur Tin-Hinan, ancêtre légendaire des Touaregs Ahaggar », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 13 et 14, Aix-en-Provence.

GAUTIER E.F. et REYGASSE M., 1934, « Le monument de Tin-Hinan ». *Annales de l'Académie coloniale de science*.

GREBENARD D., 1993, « Le tombeau d'Abalessa et la légende de Tin-Hinan », *Athar*, n° 4, Alger.

GSELL St., 1925, « Le tombeau de Tin-Hinan », *Afrique française*, Paris.

HAMMOUDI A., 1974, « Segmentarité, stratification sociale, pouvoir politique et société ». *Hespéris*, vol. XV, Rabat.

HÉRODOTE, 1985, *Histoires* (trad.), Paris, éd. La Découverte.

IBN KHALDOUN, 1927, *Histoire des Berbères...* Paris, Geuthner.

LANTIER R., 1934, « Le monument de Tin-Hinan, l'ancêtre supposé des Touaregs », *Revue archéologique*.

REYGASSE M., 1950, *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*, Alger.